

— VIVRE EN POÉSIE ?

Alors que j'étais adolescent, je me promenais dans une grande forêt, en Alsace, à Ferrette, en compagnie d'un ami de mon âge – quinze ans, peut-être.

Du haut d'une falaise jurassienne, nous regardions la plaine. Il y avait devant nous ce qui se photographie. Il y avait autre chose aussi.

Quoi ? Un tremblement, un appel au dépassement de ce que la photographie aurait retenu.

L'un de nous deux a dit : l'éternité.

C'était vague, et nous avons voulu préciser.

Qu'est-ce qui pourrait nous donner la sensation intellectuelle et physique de l'éternité ?

Qu'est-ce qui pourrait situer concrètement ce paysage dans un prolongement – concret, lui aussi – qui serait l'immensité de l'espace et surtout celle du temps ?

Ce que nous avons trouvé de mieux a été d'imaginer qu'une fois par siècle, un oiseau viendrait prendre dans son bec quelque chose de cette plaine – mieux, il viendrait enlever un grain de sable d'une plage aussi longue qu'était immense cette plaine.

Cette fiction nous a, semble-t-il, fait voir cette plaine, cette falaise, ces forêts, nous-mêmes, au niveau qui était le nôtre, le vrai. Et cette image m'a accompagné toute ma vie.

Je la crois contraire à la notion d'éternité parce que, dans l'éternité, rien ne passe, c'est l'instant permanent. Mais qu'importe !

C'est cela que j'appellerai vivre en poésie : prolonger le réel non pas par du fantastique, du merveilleux, des images paradisiaques, mais en essayant de vivre le concret dans sa vraie dimension, vivre le quotidien dans ce qu'on peut appeler – peut-être – l'épopée du réel.

Définir le verbe vivre serait toute une philosophie.

Et rien.

Définir la poésie, on peut s'y amuser, mais on ne définit pas les sensations.

Quelle sensation ferait vivre le froid à qui ne l'a pas connu ?

Et vivre est une sensation. La poésie aussi.

On peut vivre en religion, vivre en affairisme, vivre en indifférence, vivre en ennui. On peut vivre en haine comme en amour.

Chacun trouve sa poésie comme il peut, comme les circonstances l'ont conduit à la trouver, mais on ne peut pas vivre sans poésie.

La poésie est ce qui permet de tenir.

Je crois que, pour une part importante, le suicide témoigne de la perte en soi-même de la poésie.

Le rôle du poète et du poème, c'est d'aider l'autre à trouver sa poésie, à faire en sorte de vivre sa vie dans cette présence à soi et aux choses au cours des actes les plus quotidiens : préparer son café, seul le matin dans une cuisine, aller au travail, regarder un pigeon qui passe, une pierre qui roule...

Si chacun osait se situer dans son vrai cadre, dans ce qu'on est bien obligé d'appeler l'immensité de cette aven-

ture dont nous ne savons rien – car si la science nous apprend beaucoup de choses, elle ne nous apprend pas de quoi elle parle et où se situe ce dont elle parle –, il ne devrait pas y avoir de vie mesquine, d'ennui, de naturalisme petit-bourgeois.

La poésie, c'est la sensation de nos rapports avec les choses les plus humbles comme les plus grandes, sensation qui fait de la vie un perpétuel madrigal de Monteverdi.

Trouver à la vie – sa vie – une certaine tonalité, un certain prolongement, une certaine exaltation ; vivre tout événement quotidien dans les coordonnées de l'éternité, c'est pour moi la poésie.

— QUEL EST TON PREMIER SOUVENIR ?

— Mon premier souvenir net se situe à Jeumont, cité industrielle du Nord, où mon père était gendarme. La ville n'était pas gaie, et nous vivions dans une caserne pas drôle, régie par la discipline de la gendarmerie.

C'était l'époque où les officiers venaient à chaque instant chez le gendarme et où celui-ci était puni si, chez lui, le moindre torchon traînait sur une chaise. C'était terriblement militaire, militaire.

Pour moi, c'était l'âge de la maternelle. Mon premier souvenir date de ce temps-là.

J'avais trois ans. Mes parents avaient acquis une cuisinière neuve où un couvercle avec une assez longue poignée nickelée fermait le trou à feu.

Une fin d'après-midi, j'étais seul dans la cuisine – ma mère n'était pas sur mon dos –, j'ai soulevé ce couvercle, il est tombé, il s'est cassé. Alors, tremblant, j'ai attendu ma mère...

Je me souviens de l'atmosphère de Jeumont, des grèves, des manifestations, des cris : « Nous voulons le beurre à neuf sous », du climat de violence que ça créait, de l'angoisse de ma mère, car des gendarmes étaient souvent tués.

Je me souviens aussi que pour aller à l'école on passait au-dessus d'une grille et qu'on m'avait dit : « Au-dessous, c'est l'enfer. »

Mais pour moi, l'événement précis, c'est ce couvercle cassé, ce cercle solide et si parfaitement rond que j'ai brisé. Mon premier souvenir est donc un souvenir de culpabilité, dans une gendarmerie, sous une mère tyrannique.

Je garde un autre souvenir – de dégoût celui-là – de cette période de Jeumont. Il m'a toujours été extrêmement pénible.

J'allais à l'école maternelle, j'avais entre deux et cinq ans, et mes camarades – des garçons comme moi – attrapaient dans les cabinets de l'école des petits vers blancs avec une longue queue filandreuse et ils les faisaient courir sur leurs mains. Ils attrapaient ces vers le long des parois des tinettes. Je me souviens encore de la nausée que ça me donnait.

Curieusement, j'ai fait à l'âge adulte un rêve de lévitation qu'il m'arrive de faire de temps en temps – on dit que ce sont des rêves de gloire – (c'est très agréable de voler dans l'air), et ce rêve se situe généralement dans la cour d'école de Jeumont. Cette fois-là, je ne suis pas allé bien haut, car mon pantalon est resté accroché à un clou dans le mur.

Cette espèce de cour d'école m'a donc poursuivi dans un rêve jusqu'à l'âge de cinquante ans, mais je n'y étais plus enfant puisque je portais un pantalon !

– Tu te rappelles tes habits d'enfant ?

– Jusqu'à un âge avancé, j'ai toujours été habillé avec des défroques de mon père. Ma mère me confectionnait des pantalons et des vestes. Elle avait été couturière de village avant de se marier. Elle me coupait donc mes habits dans les vieilles tenues de gendarme. Toujours du drap qu'elle devait faire teindre en gris. Je me souviens que je

ne portais jamais de chemise. Ma mère me taillait des plastrons pour faire croire que j'avais une chemise. Ça se nouait derrière, mais il n'y avait rien dessous. J'avais seulement une apparence de chemise, et plus tard, quand je suis allé au collège, une espèce de cravate.

Je ne me souviens plus comment étaient habillés les autres enfants quand j'allais à la maternelle, mais au collège d'Altkirch, de douze à dix-huit ans, mes camarades étaient des fils de petits-bourgeois de la ville, commerçants, professeurs... Moi, j'étais le pauvre. J'ai toujours été le pauvre.

– As-tu des souvenirs heureux de cette enfance ?

– C'est ce que je me demandais en vous parlant. Des souvenirs heureux de ma toute première enfance ? Je n'ai qu'un souvenir atroce : je devais avoir la fièvre et je voyais le diable sous mon lit. Mes souvenirs d'enfance sont comme ça, pénibles.

Un souvenir heureux, quand même, c'est la grande fille qui devait avoir dix ou douze ans et qui me conduisait à l'école. Elle me tenait la main. J'étais sans doute déjà attiré par la féminité. Je me souviens quel plaisir c'était pour moi. Et j'ai retenu son nom, elle s'appelait Malfait.

C'est alors qu'a dû commencer l'aventure : aimer les choses, aimer le monde, m'adapter à lui, retenir l'instant, cultiver en moi la joie, malgré... Vivre en poésie avant même de le savoir.

Je n'étais pas « gâté », si l'on pense à la pauvreté de mon milieu, à la dureté de ma mère, à l'indifférence de mon père. De là ce besoin d'être dans la solitude, avec les choses, dans les choses.

Le pain du condamné, la sueur des aisselles,
Le gras du doigt sur la fenêtre.

Aux alentours du froid
Pour soigner la rose.

– Pour toi, solitude signifie donc expérience première ?

– Expérience première et longue, longue... Cela n'a pas duré que pendant ma première enfance. Cela a duré tout le temps. Jusqu'à ma vingtième année, et après...

– Un tout petit enfant, on l'imagine dans une relation de tendresse avec ses proches. As-tu été élevé au sein ?

– Oui, et alors ? Je n'en garde aucun souvenir. Je n'ai de souvenir d'affection que de cette petite fille qui me tenait la main et qui sans doute était gentille, mais pas plus qu'une autre. Elle me tenait la main, elle était douce.

– Ta mère ne t'a jamais tenu par la main ?

– Sûrement si, ce n'est pas possible autrement, mais je n'en garde aucun souvenir. Ni agréable ni pas. Sa main sur mes fesses ou sur ma joue, ça je la connais. Et les souvenirs de bagarres avec mon frère qui avait trois ans de moins que moi et avec lequel je partageais un lit.

– Tu vivais à la fois dans une solitude fondamentale et la promiscuité – familiale.

– Oui. Et je n'ai jamais fait, étant petit, de rêves d'échappées, de rêves paradisiaques. Très vite, peut-être vers mes dix ans, même avant, mon rêve a été : *j'écrirai*. Pourquoi le salut était-il là ? Je ne sais pas.

– Est-ce que très vite aussi tu t'es senti différent de tes camarades de l'école communale ou du collègue ?

– Il y avait des différences : d'abord, j'étais fils de gendarme ; ensuite, je ne voyais pas clair. J'ai porté des lunettes vers l'âge de onze ans, et cela à l'époque et dans

ce milieu faisait de moi un phénomène. Jusque-là, on ne s'était pas rendu compte que j'avais une très mauvaise vue. J'ignorais que les autres voyaient autrement que moi. Et puis, en Alsace, je venais d'ailleurs.

– De Bretagne ?

– Je suis né à Carnac, que j'ai quitté à l'âge de deux ans pour Jeumont. De cinq à douze ans, j'ai vécu à Saint-Jean-Brévelay, dans le Morbihan, mais on passait les grandes vacances à Carnac. On logeait chez une tante ; pour moi, c'était la grande aventure. (Pendant le temps de Jeumont, on n'allait jamais en Bretagne, on ne pouvait pas se payer un voyage comme ça. La paye d'un gendarme à cette époque n'avait pas été revalorisée.)

– Tu racontes que tu as appris à marcher parmi les menhirs...

– Les menhirs, c'était le jardin public à Carnac ! Il n'y avait pas d'autres jardins. Et ma mère habitait au premier étage d'une maison près de l'église, dans la venelle de la Forge qui conduit au musée. Les menhirs du Méneac sont à cinq cents ou six cents mètres. Et c'est là, en effet, que j'ai appris à marcher. Je le sais parce que ma mère me l'a raconté...

– Quel est le souvenir le plus vif que tu gardes de ce temps-là ? Celui de la mer ou de la terre ?

– Celui de la terre. Saint-Jean-Brévelay, c'est la terre, la lande. Ce n'est pas visuel pour moi, c'est charnel. Le toucher de cette terre, c'est ma grande école.

J'ai connu plusieurs écoles. L'école de la caserne de la gendarmerie jusqu'à l'âge de douze ans ; l'école de l'école primaire. (J'ai écrit un sonnet sur mon école de Saint-Jean-Brévelay, qui était très pauvre. Les fenêtres de notre classe n'avaient pas de vitres. Il pleuvait dans la pièce. On

était une vingtaine de garçons et de filles, tandis qu'à l'école des frères, il y avait quatre cents ou cinq cents élèves. J'aimais apprendre, j'étais bon élève. Je faisais des problèmes d'arithmétique en avance sur le programme.) Mais la grande école a été celle des champs.

Je n'étais pas souvent à la maison. Nous n'avions pas de devoirs à faire. J'étais donc libre. Je fuyais ma mère le plus possible et je partais avec les camarades du bourg, ceux qui parlaient français. Il n'y en avait pas beaucoup. C'était toujours les mêmes. Les autres parlaient breton, mais à nous cela nous était défendu. Les jeudis, nous allions à longueur de journée dans les champs : une communion profonde avec la terre, avec l'herbe, avec les genêts, avec la lande. On pataugeait dans l'eau. Il y avait ce qu'on appelait les rivières, c'était plutôt des ruisseaux de deux ou trois mètres de large... Il y avait la complicité !

Nous allions marauder. J'en ai des souvenirs de maraude ! Un jour, j'ai échappé à un chien-loup – on était allé voler des pommes – ce chien-loup sortait d'un verger (il était le chien d'un vieux bonhomme ronchonnant), et je lui ai échappé. J'ai couru plus vite que lui. J'ai galopé, galopé. J'ai mis une heure à retrouver mon souffle et je suis allé me réfugier dans la cabane de fougères que je m'étais faite dans le jardin de mon père. Mais quelle fierté !

Nous avions toutes sortes de rites. Par exemple, si l'un de nous voulait se battre avec un autre, il ramassait un peu de terre, de brindille ou de paille qu'il posait sur l'épaule de l'autre. Si celui-là ne voulait pas de bagarre, il ne touchait à rien, mais s'il chassait ce peu de terre ou de brindille de son épaule, on se battait. Les autres faisaient cercle, et on luttait jusqu'à ce que les épaules de l'un touchent terre. J'avais huit ou neuf ans.